

## « Les enfants et la conjugalité »

Intervention de Jean-Marie Forget

### De quoi parlent-ils ?

Ce que je voudrais vous proposer aujourd'hui c'est de prêter attention aux propos des jeunes, enfants et adolescents dans les frayages qu'ils tentent pour trouver une assise subjective, c'est-à-dire pour trouver l'assise de leur propre parole dans des conditions particulières de la conjugalité familiale.

Nous pouvons à ce sujet partir de deux exemples cliniques.

#### 1 – Des interrogations masquées.

Une mère vient consulter avec son fils d'une vingtaine d'années. Ils sont dans des affrontements réguliers ces dernières années, en viennent parfois aux mains. Ils ont convenu de venir demander de l'aide à partir d'un constat partagé que l'un et l'autre ont pensé un instant jeter l'autre par la fenêtre. Et ce, pour de vrai, pas en métaphore.

Ils vivent seuls tous les deux. La mère exerce une profession de cadre supérieur ; elle se présente comme homosexuelle et dans un lien régulier avec une femme qu'elle voit souvent en *a parte*, mais qui vient aussi régulièrement passer des moments avec eux deux. Son fils est adopté ; elle a demandé cette adoption en tant que célibataire et elle est allée chercher son fils nourrisson dans un pays étranger. L'adoption s'est bien passée, la scolarité secondaire aussi, quoique moyenne, les affrontements entre eux surviennent depuis le début d'études supérieures tâtonnantes.

En entretien, les affrontements se mettent en scène immédiatement, l'un coupant la parole de l'autre ; l'un précédant l'autre dans des projections réciproques ; sans silence d'écoute. Il faut que j'intervienne avec autorité pour introduire des moments de silence et d'attention de l'un et de l'autre aux propos échangés, comme un espace tiers dans leurs échanges. Les échanges entre eux s'apaisent peu à peu, que ce soit dans quelques entretiens communs, ou que ce soit dans leur vie partagée. Cet apaisement relatif permet aussi à ce jeune homme d'accepter un entretien individuel, quand il a compris qu'un travail psychanalytique n'en ferait pas le bouc émissaire des difficultés qu'ils partagent ensemble.

Lors de nos quelques rencontres, ce jeune homme me fait part d'une interrogation et d'une souffrance.

La première est : « Je me demande : qu'est-ce que c'est d'avoir un père ? ».

Cette question recouvre d'emblée une multitude d'interrogations nouées entre elles, et qui pourront se déployer progressivement dans leurs différences. L'essentiel consiste dans l'audace de son énonciation.

Qu'est-ce pour moi, enfant adopté, que d'avoir un père biologique qui ne m'élève pas et qui ne me reconnaît pas ?

Qu'est-ce que d'avoir un père qui aurait vécu avec ma mère et qui m'aurait élevé avec elle ?

Qu'est-ce pour ma mère qui n'a pas de partenaire sexuel et de partenaire de vie masculin qu'un père pour son fils adoptif enfant ? Qu'est-ce avoir un père pour ma mère elle-même et donc que peut-elle me transmettre à ce sujet ?

La question semble se rapporter au premier abord, du moins en partie, à la position sexuée de sa mère, ou plutôt au contexte de l'exercice d'une sexualité de type homosexuel de la mère, qu'il lui est difficile de formuler sans mettre en cause le narcissisme de celle-ci, en suscitant des réactions agressives. Il se trouve ainsi privé de représentation sur ce qui concerne l'exercice de la position sexuée de sa mère.

Ce n'est pas tant l'homosexualité de sa mère que la position sexuée de sa mère en tant que femme qu'il interroge car c'est cette position qui pourrait déterminer sa position de mère et non seulement lui en tant qu'enfant. La question du père contient aussi la question de : « qu'est-ce qu'avoir un père et une mère ? »

Le « Qu'est-ce que c'est que d'avoir un père ? » se rapporte aussi à l'antériorité de son origine, à la question de son origine, au rapport homme/femme qui l'a conçu sans pouvoir l'élever. Là encore, il se trouve en butte à l'irritabilité de sa mère pour prendre en compte une antériorité qui lui échappe, à elle, au-delà des informations formelles qu'elle a pu lui fournir.

Bien entendu, ce « Qu'est-ce qu'un père », correspond aussi implicitement au manque de figures masculines auxquelles il aurait pu s'identifier dans l'entourage de sa mère et qui aurait pu exercer pour lui une position de tiers pour lui ; la fragilité d'un oncle maternel ne semble pas lui avoir offert une référence d'autorité fiable.

Les entretiens l'amènent donc à prendre confiance dans la légitimité de ses interrogations, des interrogations sur son origine. De ce fait, il structure progressivement un discours sur ces questions graves, qui le sont d'autant plus pour lui qu'il se trouve dans un temps de franchissement et d'engagement dans la vie sociale, dans un temps de choix d'orientation professionnelle.

Il fait ainsi l'expérience de la légitimité de ses interrogations formulées dans la structuration d'un discours et à partir de là, il fait l'expérience de la structuration même de son discours, de la suite logique de la conséquence de ses propos, qui font surgir de temps à autre les lettres perdues de sa structure langagière. À ce moment-là on peut dire l'analyse commence, à proprement parler.

Il parle aussi de la souffrance qui est restée en partie retenue, et qui concerne les liens des femmes avec lesquelles sa mère s'était trouvée liée les années précédentes. Car il avait pu nouer avec ces compagnes des liens affectifs de confiance, des liens précieux pour lui dans son enfance, puis dans son adolescence. Or les ruptures de sa mère avec ces femmes se sont faites de manières brutales, sans qu'il puisse en saisir les raisons, et sans qu'il puisse entretenir des liens avec celles-ci, qui étaient désormais bannies de l'espace familial. La douleur de la séparation, les difficultés du deuil ont peut-être été, pour ce sujet abandonné à la naissance, plus importantes que ses interrogations sur les liens de couple, hétérosexuels et homosexuels. Ce qui le désarçonnait c'est que ces liens se trouvaient rompus du jour au lendemain. Ce jeune homme insiste sur sa souffrance et sur son désarroi d'alors, du fait que ces ruptures et les scénarios qui les accompagnaient étaient privés de parole. D'autant que certains de ces liens avaient pu lui offrir, lorsqu'il était enfant, la représentation du lien de sa mère à un tiers, qui correspondait à un apaisement qu'avait pu introduire une telle relation, pour sa mère et aussi pour lui-même et pour lui-même dans la relation à sa mère comme à certaines de ses compagnes en tant femmes et en tant que mères.

Rechercher et faire l'expérience de la légitimité de ces questions conduit ce jeune homme, comme sujet en devenir, à faire l'expérience de sa structure langagière, à se rapporter à la structure d'un grand Autre langagier ; ce qui lui a permis de ne plus rester assujéti à un

autre imaginaire, dont il ne pouvait tenter de se dégager que par des violences incompréhensibles et incoercibles.

Cet exemple clinique est extrêmement riche des conséquences que nous pouvons en tirer.

Il présente intriquées les questions pour ce jeune de sa position sexuée, de l'exercice de la sexualité, de la question de sa filiation, de la question de son origine.

Il est intéressant que ce soit dans le consentement à un moment de transfert avec un psychanalyste homme que peuvent se développer ses énonciations. Et que l'élan de ses énonciations, des audaces de ses interrogations ont sans doute besoin de trouver du répondant dans la structure de la parole de son interlocuteur pour s'affranchir des écrans qui pouvaient jusqu'alors masquer leur pertinence.

C'est par le biais de la question d'un père qu'il pose à un homme ses interrogations concernant une position d'homme.

C'est en posant la question d'un père qu'il pose la question de ce qu'est une mère, et notamment en quoi c'est sa place d'enfant qui la fait mère, et que ce statut de mère masque les coordonnées et les interrogations pour celle-ci de sa position sexuée de femme. Le statut de son enfant lui offre sa place de mère, masquant les questions de la position féminine de sa mère, comme l'affirmation initiale avec laquelle celle-ci se présente comme homosexuelle masque les mêmes questions, risque de confondre l'exercice de la sexualité et la position féminine.

Les souffrances de ce garçon à l'égard des ruptures sentimentales de sa mère avec des compagnes avec lesquelles il a pu vivre de longues périodes de sa vie associent la violence avec laquelle il a pu vivre celles-ci, en résonance avec son statut d'enfant abandonné, mais aussi celle par laquelle a été privé de tenir compte de ce qui pouvait se jouer d'apaisement pour sa mère dans le lien avec une femme, pour un temps. En quoi cette relation introduisait un tiers dans leur lien à tous deux ? En quoi le silence concernant les ruptures pouvait priver ce garçon de découvrir et de constater ce qui pouvait se jouer de psychiquement légitime pour sa mère dans ce lien.

Et en quoi, cette absence de paroles pouvait représenter pour lui l'échec d'un lien de couple, dont les explications sur le ratage auraient eu pour lui valeur d'enseignement sur les positions sexuées et la mise en jeu d'une altérité ? Alors que le silence sur la rupture ne pouvait que risquer de jeter un discrédit sur le lien dont il avait été témoin, que sa mère n'assumait pas dans une position sexuée assurée ; ce et pouvait lui faire craindre de ne pouvoir compter sur un lien de couple dont son abandon était un résultat.

C'est donc intéressant d'identifier ainsi les détours par lesquels un jeune, confronté aux aléas du lien conjugal de parents peut être amené à interroger les positions sexuées de ceux de la génération précédente et chercher par la rigueur de la structuration d'un discours les marques intimes sur lesquelles prendre appui pour assumer son identité d'être de parole, pour pouvoir chercher à assumer une position sexuée.

## **2 – La prise en compte d'un impossible.**

Un enfant de cinq ans m'est amené par sa mère pour des troubles du comportement. Il est insupportable depuis longtemps à la maison, comme à l'école, agité, et tous se plaignent de lui. La naissance récente d'un petit frère est venue exacerber ces manifestations. D'où la nécessité de la consultation.

La particularité de la famille de ce petit garçon est qu'il est l'enfant d'un couple de deux femmes, qui ont eu recours à la procréation assistée pour sa naissance, comme pour la naissance du nouvel arrivant. Que ces mères fassent appel à moi, comme psychanalyste homme, m'amène à être assez précautionneux pour les aborder, pour reprendre le fil de l'histoire de ce couple, et de la conception de cet enfant. Elles se présentent toutes deux dans une asymétrie de places, dans une disparité, sans rivalité apparente entre elles. Sans doute du fait que c'est l'une d'elles qui a mené les deux grossesses.

Une des particularités de leur vie commune est qu'elles sont toutes deux étrangères et que la vie familiale et leur lien de couple s'exprime dans cette langue étrangère, qui est la langue partagée avec leur fils. Elles ont aussi le souci pour ce dernier d'un apprentissage multilinguiste, l'anglais venant s'ajouter au français et à leur langue commune.

En entretien individuel, qui ne suscite pas de réserve, ni du côté des mères, ni du côté de l'enfant, celui-ci témoigne immédiatement de son agitation. Il tourne en rond dans mon bureau, déroulant des propos apparemment assurés, toujours en français, où j'ai toutefois du mal à me retrouver. Je m'efforce de l'interrompre pour lui demander de m'éclairer. Il s'interrompt alors, le temps de respirer ; puis repart de plus belle. Lors d'un de ces entretiens, il tourne en rond, en proférant des successions de phonèmes, de sons dont se dégagent des répétitions, dont je me fais l'écho ; il mentionne des éléments, comme la terre, le ciel, l'eau, etc. Puis brusquement il s'interrompt ; s'arrête et me déclare de manière péremptoire : « l'eau et l'électricité, ça ne va pas ensemble ! ». Il tire de cette constatation un apaisement, sur le moment, et qui se poursuivra lors de nos entretiens ultérieurs. Ce qui nous permettra alors de nous engager dans des échanges ludiques.

Il a découvert dans les jouets à sa disposition deux balles ; il s'en est tout d'abord saisi pour des scénarios personnels : il fait s'entrechoquer ces balles, dans des scénarios d'affrontements, puis dans des parcours partagés à en juger par les propos qui émaillent ses manipulations et qui les commentent. Après s'être familiarisé avec ces outils qui lui ont permis de déployer des scénarios intimes, il m'invite à jouer avec lui à ces balles, dans des jeux d'adresse et de joutes ludiques qui se sont poursuivies longtemps, dans un plaisir assuré, et dans la tonalité de confrontations masculines.

Cet exemple illustre comment cet enfant a pu mettre en jeu, dans l'adresse à un homme psychanalyste qui lui était proposée, et à laquelle l'invitaient ses mères, des successions de phonèmes, donc la constitution d'une chaîne langagière, l'ébauche de la structuration d'un discours qui lui a permis une théorie infantile qui en un premier temps prend en compte un impossible : « L'eau et l'électricité, ça ne va pas ensemble ! ». C'est une théorie scientifique qui rend compte de l'impossible, en ménageant la référence à deux éléments qui témoignent d'une disparité : l'eau, comme élément naturel, et l'électricité comme effet de la culture et de la science. C'est à ce titre que sa conclusion a la valeur d'une théorie sexuelle infantile, qui aborde l'impossible et l'altérité entre ses parents avec beaucoup d'inventivité. Notamment du fait de sa propre conception, d'une fécondation *in vitro*. L'apaisement qui en a résulté, en entretien, comme dans la vie familiale, et à l'école, en est un bon témoignage, puisqu'il nous a permis d'engager les entretiens dans des échanges d'une parole conséquente, *via* le jeu.

Cet exemple illustre les capacités de structuration symboliques des enfants, qui passent par des détours qui nous surprennent. La possibilité d'aligner des successions de phonèmes pour en faire une chaîne conséquente, pour en faire l'ébauche d'un discours, est une condition pour qu'un enfant élabore une théorie sexuelle qui tente de rendre compte de son origine, qui puisse se réorganiser progressivement. On peut noter que ce parcours de parole se fait en français, la langue de sa vie sociale, qui est étrangère à la langue maternelle. Est-ce chercher, et

trouver, dans l'adresse à un homme étranger en position de psychanalyste, les combinaisons logiques d'une articulation langagière étrangère à la langue de sa mère ? On rencontre effectivement des sujets adultes qui vont chercher dans une langue qui n'est pas leur langue maternelle une structure qu'ils ne trouvent pas dans celle-ci. Et nous avons rencontré une enseignante de Turin qui faisait apprendre l'anglais à des jeunes psychotiques, des jeunes autistes pour leur offrir une structure de parole qu'ils ne trouvaient pas dans l'italien qui était leur langue maternelle. La suite des combinaisons et de successions de l'élaboration d'un discours génère la chute de lettres, dans la logique de la chaîne en jeu qui est conséquente.

Voici donc des conditions qui permettent à un enfant de structurer son discours et son identité d'être de parole, qui sont des préalables à se positionner dans une identité sexuée. J'ai regretté, bien entendu, que pour des raisons de plannings scolaires, ces mères ont interrompu les entretiens, alors que les manifestations cliniques qui les embarrassaient jusqu'alors avaient disparu.

### **3 – L'enfant et le couple/groupe**

À côté des symptômes authentiquement structurés que nous rencontrons aussi, nous pouvons faire l'hypothèse que le profil peu structuré des manifestations des jeunes ou les agirs, comme le révèlent certains exemples, est la conséquence de la logique du discours dans lequel se situent ces enfants.

Pour tenter de rapporter ces manifestations à la logique du couple des parents, ou de ceux qui ont abouti à la conception de l'enfant, nous pouvons tirer les conséquences des remarques de Charles Melman<sup>1</sup>, comme je l'ai déjà proposé à plusieurs reprises<sup>2</sup>.

Il soulignait les effets du discours capitaliste sur la logique du lien homme/femme. Ce lien est habituellement travaillé par le non-rapport sexuel, c'est-à-dire par le fait qu'un homme et qu'une femme ne visent pas le même objet pour trouver un apaisement à leurs manques intérieurs. Le couple se centre donc sur un manque partagé différemment de part et d'autre, ce manque étant une représentation de la perte inhérente à chacun, comme être de parole.

L'effet du discours capitaliste, qui prône que le manque inhérent à chacun pourrait être radicalement effacé par un objet approprié, pourrait inciter chacun à suivre cette incitation, espérant y trouver un soulagement radical à ce qui le travaille sans cesse. De ce fait un homme et une femme peuvent espérer dans cette invitation une solution définitive à leurs tourments de la vie, et en même temps découvrir une solidarité qui les soulage aussi de la disparité de leurs places sexuées. De ce fait, ils se trouvent à parité.

Les effets de cette parité vis-à-vis d'un objet positif, qui serait désormais la quête de leurs élans, ont un double effet. Celui de venir combler un manque ; mais c'est là une expérience banale pour chacun, de découvrir que les quêtes dans lesquelles nous sommes engagés ne font que représenter un objet insaisissable qui nous échappe toujours ; et le rapport homme/femme est familier de ce type de parcours. Que l'objet cherché soit le même pour chacun introduit aussi un effet de solidarité qui peut correspondre à un temps particulier du lien du couple. Mais là encore, c'est une expérience qui peut s'articuler avec l'altérité homme/femme.

---

<sup>1</sup> Melman Ch., « L'homme sans gravité », Denoël, Paris, 2002, 264 p.

<sup>2</sup> Forget J.M., « L'enfant problème, enfant de qui ? », in Bulletin de l'Association Lacanienne Internationale, n° 115/116, novembre 2005/janvier 2006, p. 15-20.

Or la particularité du discours capitaliste est en même temps qu'il positiverait l'objet de la quête, qu'il désamorcerait l'évidement de l'objet cherché, qu'il désamorcerait l'évidement du manque que l'objet cherché vient combler. Comment cela ?

Si deux êtres de parole, se révèlent exclusivement solidaires de la quête d'un même objet positif, la logique de leur lien se modifie. À la disparité engagée dans l'enjeu d'un objet insaisissable qui se représente différemment de part et d'autre, se succède une parité centrée sur un objet positif. Cette structure fait basculer le lien homme/femme dans la logique d'une économie de groupe, comme nous en connaissons bien les caractéristiques, que nous a soigneusement défini S. Freud : Un groupe « se présente comme une réunion d'individus ayant tous remplacés leur idéal du Moi par le même objet, ce qui a eu comme conséquence l'identification de leur propre Moi »<sup>3</sup>. Ce qui a comme conséquence que « tous sont logés à la même enseigne, personne ne jouit de faveurs spéciales et de privilèges particuliers »<sup>4</sup>. La cohésion et la force engendrées par la solidarité procèdent de l'action réciproque des membres entre eux, dans une sorte de « contagion », au prix d'une disparition du libre arbitre de chacun et de sa responsabilité singulière : « Le sentiment de la responsabilité, qui retient toujours les individus disparaît entièrement »<sup>5</sup>.

Il y a quelques années, lors de journées organisées à Bruxelles par l'École de Bruxelles, nous avons eu avec Christian Fierens un échange pour souligner que la particularité de la famille, si on veut la comparer à un groupe, nécessite d'identifier que ce regroupement se fait autour de la différence sexuée d'un couple, de la copulation de parents, ou d'un culte des ancêtres, comme dans la famille antique<sup>6</sup>.

D'une part, la parité entre les parents d'un enfant est patente dans la logique sociale contemporaine ; elle se révèle dans les conditions de séparations, puisque la garde partagée des enfants est mise en avant : sans doute pour éviter le travail de deuil et l'épreuve de la perte logique de la séparation, mais aussi et surtout pour établir une juste partition, que la garde de l'enfant soit établie comptablement. Qu'il n'y ait pas de perte, ni pour l'un, ni pour l'autre, ni pour l'enfant. C'est donc bien une parité sans perte, une séparation comptable, ou contractuelle.

D'autre part, l'hypothèse que nous pouvons faire de ce que ce rassemblement de deux être à parité, sans perte, autour d'un objet positif visé en commun s'apparente à la logique d'un groupe, type totalitaire. Alors que le groupe peut fonctionner sur un mode plus démocratique, pourrait-on dire si les membres s'efforcent d'y mettre en commun un manque partagé. Ce n'est pas le lieu de développer les conditions d'une telle souplesse et Jean-Pierre Lebrun a largement développé ces questions.

Et donc la logique de ce rassemblement de deux parités autour d'un objet positif correspond à un franchissement d'élimination de la différence entre les membres, d'élimination de la référence à la conscience critique de chacun, d'élimination de référence à un manque qui puisse ordonner le lien, et d'élimination de la référence à la perte qui organise l'évidement du manque. C'est en cela que le franchissement qui consiste dans ce glissement d'une logique de couple travaillé par un non-rapport sexuel qui tient compte de la perte langagière à un couple/groupe inaugure une autre logique, non plus basée par la référence pour chacun à un refoulement dans

---

<sup>3</sup> Freud S., « Psychologie collective et analyse du Moi », in *Essais de psychanalyse*, P.B. Payot, Paris, 1971, p. 83-175.

<sup>4</sup> Freud S., *Idem*.

<sup>5</sup> Freud S., *Idem*.

<sup>6</sup> Fustel de Coulanges, « La cité antique », Paris, 1864.

le rapport à l'objet, mais à un rapport à l'objet qui exclut la perte incontournable qui est celle de la parole.

Les propos entre les membres ne sont plus marqués par une perte qui résulte de la structure du discours, et de la conséquence d'un discours structuré, mais d'une absence de cette structure. Les effets du discours capitaliste sont effectivement d'abraser la référence à la perte langagière, et ses effets au sein d'un lien homme/femme désamorcent la référence à l'évidement de l'objet, qui structure le discours. Nous représenter en quoi consiste le franchissement du couple qui accède à un fonctionnement de groupe est difficile. Il ne s'agit pas seulement d'une positivation de l'objet qui viendrait perturber le lien homme/femme, ce qui correspond à des difficultés bien banales, mais il s'agit ici, dans ce glissement vers une logique différente d'un désamorçage de l'évidement de l'objet même. C'est une représentation difficile à identifier, et ce détour par le fonctionnement structurel des groupes peut en apporter une représentation. On entre dans un groupe ainsi structuré avec le refoulement ; on y reste dans le déni.

Il est évidemment difficile d'identifier ou de se représenter ce type de changement dans le rapport homme/femme des couples que nous rencontrons, sauf peut-être à partir de certains de leurs symptômes. Par contre, les manifestations des jeunes nous en apportent les indices : Si le discours du couple des parents inscrit dans cette logique ne tient pas compte de la référence à la perte, que nous parlions de la « contagion » par le discours capitaliste ou que nous identifions des propos que nous constatons inconséquents, c'est-à-dire que le sujet ne veut pas tenir compte de la conséquence de ses propos, il n'y a pas dans ces propos de référence à l'altérité, à la différence, de référence à la perte, ni de représentations de celle-ci.

L'enfant, dans ses initiatives, nourrisson dans ses babils, enfant par ses interrogations, l'adolescent avec ses élans, sollicite le monde adulte qui l'entoure pour prendre en compte l'altérité et la différence qui émerge ainsi. Si ses initiatives ne rencontrent pas dans les propos de son entourage de représentation d'une différence où prendre appui ni une reconnaissance de son altérité pour être conforté dans son énonciation, dans ses initiatives, il exerce un forçage pour « faire son trou », pour susciter la référence à une perte dans des propos qui n'en sont pas marqués. L'altérité de l'enfant se trouve exclue de propos qui éludent la référence à la perte, et au refoulement ; il se trouve exclu de ces propos, non par un refoulement qui alimenterait un discours structuré, mais par un déni de ces propos inconséquents.

C'est ainsi qu'il provoque les propos et la reconnaissance de ceux qui l'entourent pour chercher la structure langagière rigoureuse où amorcer les bouclages pulsionnels nécessaires à sa quête symbolique, comme conséquence de sa prématurité, dans le fil de ce que Sigmund Freud a mis en évidence. Les agirs des jeunes que lesquels nous avons longuement travaillé, les troubles du comportement qui ont suscité certains bouleversements et sur lesquels nous avons apporté la rigueur de nos travaux, certaines hyperactivités des enfants, de multiples décrochages scolaires, ou des manifestations cliniques mal structurées des jeunes nous ont permis de décrypter à quelles logiques des propos ils se confrontaient.

Nous avons pu voir comme le travail précautionneux, respectueux des liens à leur entourage proches pour réintroduire dans les propos qui les concernait la référence à une perte structurelle ont permis à des enfants de prendre appui sur un discours structuré et ont abouti à la résolution de manifestations symptomatiques peu structurées.

C'est-à-dire que l'analyse que nous pouvons faire de ces manifestations nous conduit à constater la nécessité pour un sujet en devenir qu'est l'enfant, ou adolescent de compte sur un discours structuré, de se confronter à la rigueur d'un discours sur lequel il puisse prendre appui comme un nécessaire préalable.

C'est cette analyse des manifestations cliniques que nous avons entretenue et approfondie qui nous ont permis de décrypter ce qui les générait en amont. C'est ce travail de psychopathologie qui nous permet d'identifier que c'est au prix d'un tel travail, où il peut se situer vis-à-vis d'un discours structuré, que l'enfant en vient à chercher les traits d'identité qui lui permet de trouver son assise d'être de parole et de son identité sexuée.

Jean Marie Forget

Mai 2023